

Aussi, ne donna-t-il pas l'ordre de les poursuivre.

Ce ne fut que le lendemain matin que, par un acquit de conscience, il ordonna à quelques soldats de se mettre à leur recherche.

Il était bien sûr que les condamnés avaient pris la fuite depuis la veille, mais il croyait qu'ils avaient à peine quelques heures d'avance, puisque la marche est à peu près impossible pendant le jour à cause de la chaleur, et qu'elle est impraticable la nuit à cause de l'obscurité.

Il ne pouvait pas supposer que, grâce à la pirogue dont ils s'étaient emparés, les fugitifs avaient gagné réellement plus de deux journées de marche sur les soldats qu'il avait lancés à leur poursuite.

En effet, les déportés avaient navigué toute la nuit sans obstacle, ce qui doublait au moins l'avance qu'ils auraient pu prendre par terre.

Paris, après avoir vigoureusement ramé pendant deux heures, avait cédé le pagaye à Gallois, pour panser l'écorchure que la ba le de l'indien lui avait faite à l'épaule. Il l'avait lavé dans l'eau de la rivière et avait éprouvé un soulagement immédiat.

Grâce à l'activité avec laquelle ils s'étaient relayés, ils avaient fait plus de vingt lieues quand le soleil se leva.

Or, ces vingt lieues, il aurait fallu trois jours aux hommes les mieux équipés pour les franchir par la voie de terre.

Ils étaient donc à peu près rassurés.

Le seul danger qui les menaçait, c'était qu'un des petits avisos de la station navale n'arrivât à Sainte-Marie, et ne les poursuivît sur la rivière. Encore n'ignoraient-ils ni l'un ni l'autre que la navigation était très difficile et, par conséquent, très lente, même pour ces bâtiments de petit tonnage.

Où allaient-ils ? ils ne le savaient pas encore.

La seule indication qui pût les guider, c'est que, pour atteindre la Guyane anglaise, il fallait se diriger vers l'ouest.

Le soleil seul aurait pu leur indiquer le chemin, si Gallois, qui avait préparé sa fuite avec une patience admirable, n'avait tiré de sa poche une petite boussole microscopique, semblable à celles que l'on porte parfois en breloques, et qu'il avait probablement détachée de la chaîne de montre d'un visiteur trop curieux.

L'apparition de cet instrument, insignifiant pour tant d'autres, arracha à Paris un cri de joie et d'espérance.

Ils avaient mangé pendant la nuit une galette de cassave arrosée d'eau. Au petit jour, Gallois voulut en entamer une seconde, mais son compagnon l'arrêta.

—Non pas, dit-il prudemment ; gardons-les pour le jour où nous n'aurons rien à nous mettre sous la dent. Elles seront dures, je le veux bien, je l'espère, je le désire même, mais la faim nous les fera trouver succulentes.

—Mais alors de quoi vivrons-nous ? demanda Gallois avec une grimace significative.

—N'avons-nous pas un fusil, de la poudre, des balles ? répondit Paris.

—Sans doute.

—Eh bien ! C'est l'instant de les faire parler. Grâce à Dieu, ce n'est pas le gibier qui manque ici. Allons ! à terre !

Ils abordèrent, cachèrent le mieux qu'ils purent leur embarcation dans les hautes herbes et pénétrèrent dans la forêt.

Au bout d'une heure, une biche passa. Paris ajusta, fit feu, l'animal tomba.

—Nous voilà des vivres pour trois jours au moins ! s'écria-t-il joyeusement.

Gallois n'en revenait pas. A peine avait-il eu le temps de voir la pauvre bête se couler sous les grands arbres. L'adresse dont son camarade avait fait preuve redoubla l'admiration respectueuse qu'il avait conçue déjà pour sa force et son sang-froid.

Avec une dextérité toute spéciale, Paris dépeça la biche, pendant que Gallois allumait du feu. Une heure après ils dévoraient à belles dents le délicieux rôti que la Providence leur avait envoyé.

Ce début donna bon espoir à Gallois du succès de son évasion. Il devint joyeux, bavard, communicatif. Avec un homme comme Paris, il lui semblait qu'on devait traverser le monde. Il ne se lassait pas de le contempler.

—Mais enfin, quel homme es-tu donc ? fit-il avec une admiration naïve.

—Que vous importe ? répondit son camarade en haussant les épaules.

—Oh ! tu as beau faire, reprit Gallois, tu n'es pas un homme comme moi, comme les camarades. Et qui sait...

—Quoi donc ? dit vivement Paris.

—Tu m'affirmais hier que tu étais innocent... c'est peut-être vrai.

—Vous le croyez donc à présent ? fit Paris avec amertume.

—Je n'en suis pas loin, répondit Gallois. Tiens, veux-tu profiter de cette halte, pour me raconter ton histoire ?

Paris secoua lentement la tête en signe de dénégation.

—Eh bien ! fit Gallois, je vais te raconter la mienne, moi. Peut-être que cela t'inspirera plus de confiance.

IV

Paris était un peu surpris.

Assurément, il n'aurait rien tenté pour provoquer les confidences du forçat, mais la curiosité l'emporta sur la discrétion.

—Je vous écoute, fit-il avec condescendance.

—Tel que tu me vois, commença Gallois, je ne suis pas une mauvaise bête. Il y a des brâtes dans ma spécialité qui tuent pour ne pas être découverts. C'est des véritables gâte-métiers. Si j'avais voulu en venir là, je n'aurais pas été pincé une seule fois. Par malheur, c'est plus fort que moi, je ne ferais pas de mal à une mouche.

—D'ailleurs, quand on se fait vo'eur, il faut avoir l'amour-propre de sa profession et devenir assez habile pour l'exercer impunément. Or, je puis me flatter d'être assez expert en la matière, car je n'ai guère été pris que dix fois, et j'ai bien certainement plus de cinq cents vols sur ma conscience.

A ces mots, il leva les yeux sur son camarade, comme pour juger de l'effet que cette révélation allait produire. Sans doute il s'attendait, sinon à recevoir des éloges, tout au moins à grandir dans l'estime de son compagnon, car son visage exprimait une satisfaction réelle, mais Paris ne sourcilla pas.

—Tu comprends, poursuivit Gallois légèrement décontenancé, que mon adresse excessive et la carrière que j'ava s embrassée me mirent en relations avec des confrères de tous les âges et de tous les pays.

—Je fus obligé moi-même, à deux ou trois reprises, de quitter la France, à la suite de coups un peu trop hardis qui auraient attiré sur moi l'attention de la police.

—J'avais exploité dans mes deux premiers voyages l'Angleterre d'abord, cette mère par excellence des pick-pockets, puis la Prusse, l'Autriche et une bonne partie de l'Europe, ne s'éjournant jamais longtemps—et pour cause—dans les capitales et les principales villes où je m'arrêtais.

—Au bout de quelque temps, j'avais fini par prendre tous ces pays en horreur. Partout des sergents de ville, des policemen, des constables, des alguazils. C'était trop de monde, et c'était trop s'aventurer pour ne pas gagner grand'chose.

—J'avais entendu parler de l'Amérique et cela me donnait fort à penser. Je savais bien qu'on y risquait à chaque pas des coups de revolver, dans mon état principalement, mais il me semblait qu'il y avait aussi plus à faire dans ce pays là que dans un autre.

—Ma foi ! je partis pour l'Amérique. Tu vas voir que c'était une excellente idée, car ce fut là que je trouvai littéralement la pie au nid.

—Je n'avais fait à New-York qu'un séjour de courte durée, cette fois pour cause de détectif, et je me dirigeais vers le Sud. Je m'étais arrêté à Dover, un petit port insignifiant qui se trouve à quelque lieues de Washington.